

## Des femmes médecins dans le service de santé des armées pendant la Première Guerre mondiale

par  
Xavier Riaud

### Suzanne Noël (1878-1954)

Suzanne Gros est née à Laon, dans l'Aisne, en 1878. En 1897, elle épouse le docteur Henri Pertat qui l'aide à mener à bien ses études. En 1900, elle obtient son baccalauréat, puis son P. C. N. A l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle, elle entame sa médecine. En 1908, elle est nommée externe des hôpitaux. Elle se retrouve dans le service du professeur Hippolyte Morestin. Elle y rencontre André Noël qui deviendra son second mari. A peine arrivée, elle voue une admiration sans borne à son chef de service. Elle est fascinée par sa dextérité. En 1909, elle est externe dans le service de dermatologie du professeur Brocq où elle apprend les rudiments des traitements par la douche filiforme. Noël et elle préparent alors le concours de l'internat. De leur rencontre, naît une petite fille Jacqueline. En 1912, Suzanne se présente au concours de l'internat et y est classée première à l'écrit. Elle finit quatrième sur soixante-sept à l'issue de l'ensemble des épreuves (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

En 1912, elle soigne la grande Sarah Bernhardt (1844-1923), la célèbre comédienne, qui a subi un lifting facial aux Etats-Unis soldé par un demi échec.

En 1913, elle est interne avec Noël dans le service de Brocq, à Saint-Louis.

En août 1914, Noël est mobilisé. Dégagé de toute obligation, Pertat s'engage malgré tout. Inhalant un gaz de combat en 1915, il décède des suites en 1918.

Pendant la guerre, sans avoir soutenu sa thèse, comme tous les internes, Suzanne est autorisée à exercer la médecine de ville. Elle tombe malade et demande un congé illimité à l'Assistance publique.

En 1916, elle contacte Thierry de Martel (1875-1940), ancien interne de Morestin, père fondateur de la neurochirurgie, pour qu'il la forme aux techniques de chirurgie réparatrice et correctrice. Elle peut ainsi participer à l'effort de guerre en soignant les « Gueules cassées ». Elle travaille dans des conditions matérielles précaires. Les blessés de la face voyant leur nombre augmenter sans arrêt, la jeune femme s'épuise à les soulager du mieux qu'elle peut.

A la fin de la guerre, les internes n'ayant pas soutenu n'ont plus le droit de pratiquer. Cependant, la grippe espagnole fait des ravages. Suzanne travaille nuit et jour (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

En octobre 1919, elle se marie avec le docteur André Noël qui soutient, quant à lui, une thèse en 1921, consacrée à la dermatologie. En janvier 1922, leur fille tombe malade et meurt.

André Noël devient dépressif et se suicide le 5 août 1924.

Cette même année, Suzanne fonde le premier club Soroptimist européen qui a pour objectif la défense des droits des femmes.

En 1925, sous son nom de jeune fille, elle soutient enfin sa thèse (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

Pendant les dix années qui suivent, la doctoresse se consacre exclusivement à la chirurgie esthétique et à son mouvement féministe. Ses conférences connaissent un franc succès et elle fait beaucoup d'émules. Elle reçoit la Légion d'honneur et la Reconnaissance de la Nation en 1928, « pour sa contribution à la notoriété scientifique de la France sur la scène internationale » (Guirimand, 2005, pp. 85-87).

Son exercice chirurgical évolue. Au début, elle fait de la petite chirurgie où elle tient compte de l'élasticité de la peau et procède par petites étapes successives, n'hésitant jamais à faire revenir le patient plusieurs fois. Particulièrement innovante, ses résultats sont remarquables et dénués de complications. Par la suite, elle se décide pour une chirurgie plus lourde et n'hésite plus à remodeler des seins, des fesses ou des membres, à dégraisser des ventres ou des cuisses (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

En 1936, elle est opérée avec succès de la cataracte. Cette maladie a pour résultat de réduire sa clientèle et par conséquent, son train de vie. Elle ne s'en remet pas véritablement.

Pendant l'Occupation, elle modifie des visages de résistants recherchés par la police ou de juifs. Après la guerre, elle reçoit des rescapés des camps de concentration et œuvre pour effacer les traces laissées par leur séjour (Guirimand, 2005, pp. 85-87).

Elle décède le 11 novembre 1954. Elle a été la première femme à exceller dans la chirurgie esthétique.

Elle a laissé son nom à de nombreux instruments qu'elle a créés de toutes pièces, à des pinces, à un craniomètre et à des gabarits qui permettent au patient de choisir sa nouvelle image (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

Les chartes des nouveaux clubs européens de Soroptimist sont remises en son nom et une bourse destinée à aider une femme médecin à se spécialiser en chirurgie plastique porte encore aujourd'hui son nom.

Travaillant pour oublier ses malheurs jusqu'à l'épuisement, elle a consacré sa vie au service de l'autre, et plus particulièrement, au service de l'autre féminin. Dévouée à ses patients, elle considérait qu'il n'existait pas de difformité qui ne mérite son attention. Voyageant dans de nombreux pays pour promouvoir ses idées, elle était écoutée et estimée. Ainsi, a-t-elle été une ambassadrice unique de la chirurgie plastique et des clubs de Soroptimist.



Docteur Suzanne Noël en cours de lifting facial réalisé à mains nues, en 1925  
(© Union française du Soroptimist international).

### Nicole Girard-Mangin (1878-1919)

Elle naît à Paris en 1878. Elle fait sa scolarité et obtient une licence en sciences naturelles dans la capitale. Elle entame des études de médecine et se fait admettre à l'externat des hôpitaux de Paris en 1899. Elle se marie et accouche d'un garçon. Pendant deux ans, elle assiste son mari dans son négoce de champagne à Reims, mais, son mari étant volage, son mariage bat de l'aile. Nicole divorce et reprend ses études en 1903. En 1906, elle soutient sa thèse. Professeur libre à la Sorbonne, elle fait paraître un travail sur la prophylaxie antituberculeuse. Présente dans de nombreux congrès internationaux, elle fait référence dans son domaine ([www.lunion.presse.fr](http://www.lunion.presse.fr), 2010 ; Schneider, 2011).

Au début de la guerre, elle est rattachée à l'hôpital Baujon au service de santé civil. Le service de santé des armées cherche un médecin civil pour un hôpital thermal. L'administration militaire l'y envoie sans vérifier son prénom. Missionnée au 20<sup>ème</sup> régiment, elle rejoint l'hôpital thermal de Bourbonne-les-Bains, avec le grade de médecin-auxiliaire. Un temps désaffecté, elle y prépare de nombreuses attelles et restaure le four du boulanger qu'elle aménage en vue de stérilisations futures, convaincue d'arrivages imminents de blessés en provenance du front. Peu de temps après, un premier convoi d'hommes intransportables lui permettent de dévoiler l'étendue de ses compétences. Avec une rigueur et une fermeté qui n'égalent que sa compassion, elle est citée en exemple. Elle permute avec un confrère de Reims, elle est gratifiée d'allocations similaires à celles d'une infirmière ([www.lunion.presse.fr](http://www.lunion.presse.fr), 2010 ; Schneider, 2011).

Au début de l'hiver 1914-1915, elle arrive à Verdun. Dès son arrivée, elle est envoyée à Vadelaincourt où elle exerce à l'HOE n° 12, puis le n° 6. Elle se rend ensuite à Vacherauville, à l'hôpital n° 7 à Regret. Elle s'occupe alors des typhiques et est véritablement traitée comme une pestiférée. Les blessés, les mourants et les maladies affluent. Pourtant, Nicole se voit interdire l'accès aux salles d'hôpital. En effet, elle est une femme. Partout, au gré de ses affectations, elle affirme son autorité et se rend indispensable, ses compétences étant indiscutables. Les blessés l'adulent, car ils sont soignés par une femme. Lorsqu'elle est mutée à l'hôpital n° 13 où elle assiste aux combats de Verdun, désespérée. Le 21 février, les troupes françaises sont débordées par une offensive de grande

envergure sur le Chauffour ([www.lunion.presse.fr](http://www.lunion.presse.fr), 2010 ; Schneider, 2011). Le 25, l'évacuation est ordonnée. Il reste 9 hommes qui ne sont pas en état de partir. Nicole décide de demeurer avec eux. Pendant deux nuits, elle connaît l'angoisse avant de ramener quatre des plus atteints à Clermont-en-Argonne, avec son chauffeur. Au cours du détour par Sivry-la-Perche, elle est légèrement touchée par un fragment de mica. Elle parvient à déposer ses patients à Froidos et repart à Bar-le-Duc où sont encore les cinq autres, en pleine zone de combat. Pour ce fait d'arme, elle est promue médecin-major en 1916. Cette même année, elle se voit confier la direction de l'hôpital-école Edith-Cavell. Là, sont assurées les formations des infirmières civiles et temporaires. Nicole occupe cette fonction jusqu'à la fin du conflit. Ses démêlés avec l'administration sont nombreux et elle s'épuise pour obtenir le meilleur pour ses malades. Partout, où elle se rend, elle est accompagnée de son chien Dun pour qui elle voue une grande affection. Après la guerre, face à l'épidémie de grippe espagnole, elle se dévoue sans compter pour ses malades. Alors, qu'elle doit donner une série de conférences à l'étranger, notamment au Japon, en Chine et en Nouvelle-Zélande, elle meurt le 6 juin 1919, après avoir absorbé une trop forte dose de médicaments dans des circonstances troubles ([www.lunion.presse.fr](http://www.lunion.presse.fr), 2010 ; Schneider, 2011).

Si la docteur Nicole Girard-Mangin a été très certainement la seule femme médecin présente dans les zones de combats, elle n'a assurément pas été la seule femme médecin du service de santé des armées françaises.



Nicole Girard-Mangin (domaine public).

Références bibliographiques :

Guirimand Nicolas, « De la réparation des « Gueules cassées » à la « sculpture du visage ». La naissance de la chirurgie esthétique en France pendant l'entre-deux-guerres. », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005, n° 156-157, pp. 72-87.

Jacquemin Jeannine, « Suzanne Noël (1878-1954), Pionnière de la chirurgie esthétique et du mouvement féminin Soroptimist », in *Revue d'Histoire des Sciences Médicales*, 1988, vol. 22, n° 1, pp. 21-28.

Schneider Jean-Jacques, *Nicole Mangin, une Lorraine au cœur de la Grande Guerre*, Place Stanislas (éd.), 2011.

Union française du Soroptimist international, communication personnelle, Paris, 2009.

[www.lunion.presse.fr](http://www.lunion.presse.fr), « Nicole Girard-Mangin, médecin militaire à Verdun et en Argonne en 14-18. Un dévouement à toute épreuve », in *L'Union*, 2010, pp. 1-3.